

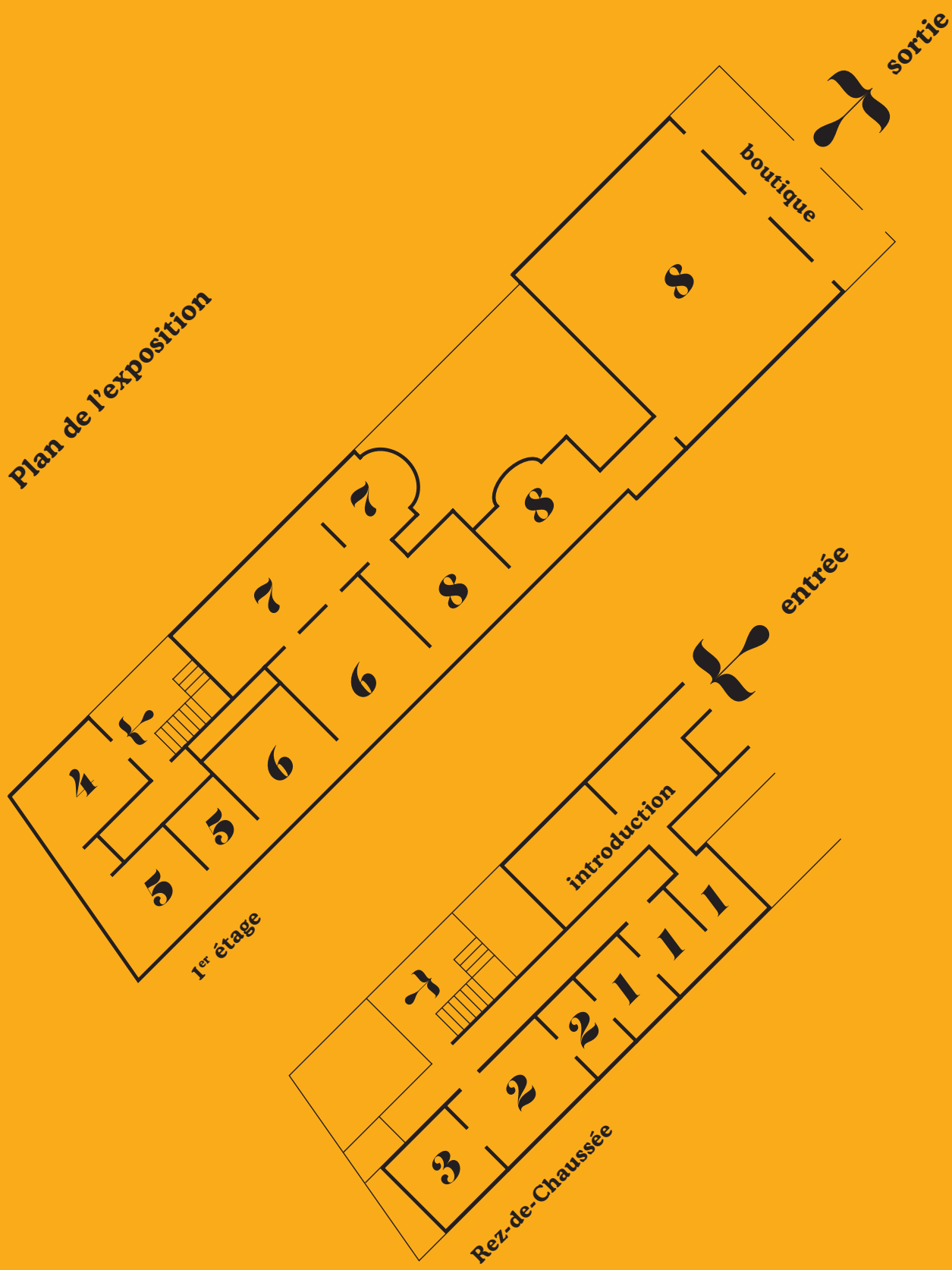
Women House

20.10.17

28.01.18



Plan de l'exposition



• L'exposition *Women House* est la rencontre de deux notions : un genre – le féminin – et un espace – le domestique. L'architecture et l'espace public ont longtemps été masculins, tandis que l'espace domestique restait celui des femmes. Cette évidence historique n'est pourtant pas une fatalité et l'exposition *Women House* nous le montre. La maison n'est-elle qu'un refuge, une prison ou peut-elle devenir espace de création ?

Les artistes mises en lumière par cette exposition se sont saisies de ce sujet complexe pour remettre la femme au centre d'une histoire de l'art et de l'architecture dont elle était absente, voire victime. Leurs œuvres interrogent précisément les évidences dont elles soulignent la construction théorique et parfois politique : et si l'espace domestique, plutôt qu'un lieu assigné à la femme, était un lieu de domination du corps féminin ? Questionner les stéréotypes produits au sein du foyer a été l'apanage des femmes artistes, premières concernées par ces contraintes.

Les huit chapitres de l'exposition reflètent une grande complexité des points de vue : ils ne sont pas seulement féministes, mais aussi poétiques ou nostalgiques. De fait, les artistes femmes mettent la maison sens dessus dessous : le lieu symbolique de l'enfermement devient celui de la construction de l'identité, l'intime devient politique, l'espace privé devient public, le corps se transforme en architecture. Selon les contextes culturels, les générations d'artistes, la maison se ramifie dans une maison-corps, une maison-pays, voire une maison-monde.

Le titre rend hommage à l'exposition *Womanhouse* organisée par Miriam Schapiro et Judy Chicago en 1972 à Los Angeles. Constituée de 17 « pièces » transformées par 25 femmes artistes, cette installation a marqué un tournant décisif dans l'histoire de l'art féministe.

I Desperate Housewives

• Les années 1970 en Europe et aux États-Unis sont déterminantes dans l'histoire de l'émancipation de la femme grâce à la conquête de certains droits fondamentaux. Pour la première fois, des questions comme la maternité, l'avortement, la sexualité, l'éducation des enfants, le rôle actif de la femme sur la scène publique occupent le débat politique. Les artistes de cette génération attaquent avec virulence le système patriarcal : la maison devient pour elles le

symbole de l'enfermement de la femme et de la soumission au pouvoir masculin. Avec ironie et humour, elles parodient les stéréotypes liés à la vie bourgeoise de l'époque où la femme restait confinée chez elle. Ces « femmes au foyer désespérées » sont mises en scène, leurs gestes répétitifs, catalogués et détournés de façon critique. Elles démontrent l'écart décevant entre les promesses du bonheur de la vie conjugale et la misère des tâches quotidiennes.

La maison, Cette blessure

• Avec une intensité croissante les artistes de cette section mettent en lumière et affrontent les limites de leur espace, tant physique que psychologique. L'artiste autrichienne Birgit Jürgenssen se photographie au milieu des années 1970 en bourgeoise modèle s'appuyant contre une vitre sur laquelle est écrit : *Ich möchte hier raus !* [Je veux sortir d'ici!]. Dans une autre série, elle se représente en femme devenue tigresse s'agrippant aux barreaux de sa cage. À la même période, Lydia Schouten, dans une performance, va et vient à l'intérieur d'une cage, vêtue d'un justaucorps blanc et humide, et se frotte aux barreaux sur lesquels sont attachés des

pastels gras. Elle compare ce processus au besoin des femmes de se maquiller malgré l'isolement et l'enfermement dans leur foyer. Helena Almeida, artiste portugaise, rend compte d'un même sentiment d'emprisonnement en plaçant sa main sur les portails métalliques de maisons. Ses photographies symbolisent de surcroît l'isolement du pays sous la dictature portugaise qui a sévi jusqu'en 1974. Ces artistes femmes nous font entendre leur cri de révolte; il ne leur reste plus qu'à avoir le courage d'abattre à coups de marteau les murs pour gagner cette liberté tant rêvée, à l'instar de Monica Bonvicini dans une vidéo de la fin des années 1990.

Une chambre à soi

• « Car les femmes sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années, si bien qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice » écrit Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* en 1929. Si la maison peut être pour certaines artistes un symbole d'enfermement et d'aliénation, elle devient pour d'autres une source d'inspiration et de réinvention de soi, un laboratoire de création ou encore un refuge. Claude Cahun et son double – une armoire ouverte – ne font qu'un et entrent en résonance de manière frappante avec la pensée de Virginia Woolf. Kirsten Justesen reproduit en 2013 la posture de Claude Cahun, rendant ainsi à cette image

séminale toute sa contemporanéité. Dans les années 1970, pour l'américaine Francesca Woodman, l'habitat devient la continuité du corps de l'artiste. À la même période, Lili Dujourie utilise le huis-clos de la chambre non pour se camoufler mais pour s'exposer, sinon même s'exhiber. Dans une série récente, Zanele Muholi, artiste sud-africaine, capture des moments d'intimité de couples lesbiens, dont le mimétisme des postures exprime la complémentarité. Ces femmes sont prises en photographie dans leur intérieur : l'habitat semble ici jouer le rôle d'un refuge, d'un lieu de résistance contre « l'ampleur des crimes de haine qui ont lieu en Afrique du Sud ou ailleurs contre les homosexuels. »

Maison de poupée

• « Mais notre maison n'a été rien d'autre qu'un espace de jeux. Ici, j'étais ton épouse de chiffon, ta poupée, comme j'étais la poupée de papa », dit Nora, protagoniste de la pièce de théâtre *Une maison de poupée* de l'écrivain Henrik Ibsen. Cette œuvre dramaturgique, écrite en 1879, eut un retentissement sans précédent sur les premiers mouvements d'émancipation féminine de la fin du XIX^e siècle. Ibsen transforme ce jouet en une prison où la femme-objet se trouve, d'une pièce à l'autre, prise au piège des fantasmes et représentations de genre. Un siècle plus tard, plusieurs artistes détournent la représentation miniaturisée de la sphère domestique qu'est la maison

de poupée. Laurie Simmons en photographie une à l'intérieur de laquelle elle place une figurine de femme au foyer debout, assise ou agenouillée, dans les pièces où des tâches lui ont été assignées. Rachel Whiteread conçoit un jeu d'échec à partir de la reproduction d'objets d'une maison de poupée lui appartenant. Planche à repasser et cuisinière en lieu et place du roi et de la reine sur fond de moquettes dépareillées formant un damier : l'artiste substitue aux pièces de l'échiquier les objets quotidiens d'une femme au foyer. *L'Exorcism House* [Maison de l'exorcisme] de Penny Slinger représente, de façon cauchemardesque, des scènes d'abus et de violence.



Empreintes

• Les œuvres ici rassemblées parlent d'absence : celle du corps ou celle d'un lieu. Elles montrent les traces de ce qui reste – un matelas, par exemple, une maquette, ou des fragments de bâtiments qui n'existent plus. Il s'agit pour ces artistes de préserver la mémoire des lieux voués autrement à l'oubli. Nostalgiques et poétiques, ces œuvres ont été réalisées par le moulage d'objets puis exposées en tant que témoignages historiques ou souvenirs personnels. L'œuvre de l'artiste iranienne Nazgol Ansarina recrée ainsi le mur d'un bâtiment de Téhéran détruit, tandis que la maquette d'Isa Melsheimer évoque

le jardin suspendu de l'appartement dessiné par Le Corbusier pour le collectionneur Charles de Beistegui dans les années 1920 : un espace avec des murs de 1,50 m de haut pour laisser entrevoir seulement certaines parties des monuments parisiens. Une broderie complète l'installation et montre ces vues. La maison ne résulte plus d'une construction dans l'œuvre de Rachel Whiteread et de Heidi Bucher, mais d'une soustraction, de l'empreinte d'espaces fantômes. Les fenêtres sont obstruées et noires : la maison est devenue une surface impénétrable, qui nous oppose sa résistance.

Construire, c'est se construire

• Dans les années 1970, les artistes femmes se rebellent contre la privation d'espace réel – d'exposition ou de travail – et symbolique – de reconnaissance. Les deux artistes exposées dans ces salles bâtissent des œuvres qui peuvent être considérées comme des manifestes de ces années, quoique l'une et l'autre aient tardé à être reconnues par les historiens d'art. La *Salle à manger* de l'artiste portugaise Ana Vieira nous paraît à la fois familière et étrange. Composée de plusieurs voiles suspendus les uns à l'intérieur des autres, cette œuvre met en scène les clichés d'un espace bourgeois où la rigueur qui

détermine l'arrangement des objets n'a d'égale que leur oppressante banalité. L'œuvre *Triplice Tenda* [Triple tente] de Carla Accardi, une des rares femmes de la scène italienne de l'après-guerre, est constituée de tentes polygonales contenues les unes dans les autres. Les motifs en arabesque évoquent les monuments byzantins alors que la couleur rose traduit l'intimité du corps. La tente symbolise pour l'artiste «une vie libre hors du cadre structuré de la civilisation». Ses dimensions imposantes et sa forme circulaire, loin de suggérer l'idée d'un habitat précaire et sommaire, évoquent une maison-monument, un lieu de méditation.



Mobil- homes

• Après la chute du mur de Berlin, une nouvelle génération d'artistes femmes explore un «vivre autrement» par le biais d'abris qui questionnent le nomadisme et l'exil, l'individu face au collectif ou encore la mobilité et l'évasion. Lucy Orta sonde les vertus d'un habitat collectif où la chaleur de l'un alimente le logement de l'autre et symbolise ainsi les liens entre collectivité et individualité. Andrea Zittel conçoit des mobil-homes

destinés à être attachés à l'arrière de sa voiture et, en principe, à parcourir le monde. Laure Tixier revient à double titre à l'habitat primitif avec son œuvre en tissu. La hutte est l'une des formes initiales d'habitat nomade et la cabane faite avec une couverture est l'un des premiers abris qu'un enfant cherche à créer. La question de l'expulsion est abordée dans la série de photos de l'artiste sud-africaine Sue Williamson.

Femmes ~ maisons

• L'association formelle entre le corps de la femme et l'architecture de la maison apparaît pour la première fois dans une série de peintures de 1945-1947 de Louise Bourgeois. Ses « Femmes-maisons » montrent à quel point la femme était alors absorbée ou dévorée par le foyer domestique, dont elle était la nourricière et le soutien. Cinquante ans plus tard, l'artiste explore ce thème différemment avec la série des *Spiders* [araignées]. Cet animal représente la mère protectrice ; son ventre rempli d'œufs est un repaire, une architecture qui protège. À partir des années 1960, Niki de Saint Phalle crée à son tour la série des « Nanas-maisons » : à force de grandir, ses nanas finissent par devenir architectures et leur corps

généreux par s'ouvrir et laisser place au visiteur, qui peut s'y réfugier et y rêver.

Aujourd'hui, l'artiste céramiste Elsa Sahal conçoit des autoportraits en forme de grottes qui deviennent le symbole de l'utérus maternel : ce ventre qui abrite et donne la vie. Comme la caverne de Platon d'où sortent les hommes les plus désireux de connaissance, les autoportraits de l'artiste témoignent d'un corps puissant, capable de créer et de faire naître. On trouve aussi une imagerie du corps fragmenté dans les dessins d'Anne-Marie Schneider. Entre caricature et rage satirique, ses corps-maisons manifestent un humour grinçant, « noir », comme le trait de ses dessins.

• Visites & Programmation culturelle

Autour de l'exposition

Un Parcours Jeu conçu en partenariat avec Paris Mômes. Livret gratuit disponible en billetterie et téléchargeable.

Jeudi 16 novembre et jeudi 14 décembre à 19h

Table ronde dans le cadre du cycle « Art: genre féminin », organisée par le Master 2 « Sciences et Techniques des expositions », Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, avec l'association AWARE: Archives of Women Artists, Research and Exhibitions. Durée: 1h30
Gratuit sur inscription auprès de resa.artgenrefereminin@gmail.com

Jeudi 30 novembre à 20h

Projection de *Womanhouse* de Johanna Demetrakas au cinéma Reflet Médicis, 3 Rue Champollion, 75005 Paris. Un film documentaire sur l'un des événements culturels féministes les plus importants des années 1970. Tarifs : 9,30 € / 6,90 € carte UGC Illimité et CIP.

Jeudi 7 décembre à 19h

Visite guidée de l'exposition par les commissaires.

Jeudi 11 janvier 2018 à 19h

Conférence par Géraldine Gourbe: *Judy Chicago et les années 60 californiennes: entre minimalisme et révolution sexuelle.*

Pour les visiteurs individuels :

Visites Expo : tout public (à partir de 12 ans), 90 mn, les jeudis à 19h, samedi et dimanche à 15h

Visites Expo Famille : (à partir de 5 ans), 60 mn, les mercredi à 15h, samedi et dimanche à 11h

Pour les groupes : visites guidées ou visites libres, sur réservation.

Retrouvez toute la programmation, le détail des visites et des ateliers sur monnaiedeparis.fr

Informations, tarifs et réservations :

01 40 46 57 57 et billetterie@monnaiedeparis.fr ou sur place à la billetterie, dans la limite des places disponibles.

11, quai de Conti 75006 Paris

Ouvert du mardi au dimanche de 11h à 19h. Nocturne le jeudi jusqu'à 21h. Fermeture de la billetterie 30 minutes avant la fermeture des expositions.

Suivez-nous !



• Exposition

**Camille Morineau
Lucia Pesapane**
Commissaires

Avec la collaboration de **Mathilde de Croix**

**Anne-Sophie
Duroyon-Chavanne**
Administratrice

Pierre Malachin
Chargé de production

Pierre-Nils Stenstad
Régisseur des espaces

Stéphanie Molinard
Responsable de la médiation et des publications

Atelier Maciej Fiszer
Scénographie

Atelier Bastien Morin
Graphisme

Hi-Lighting Design
Benoît Deseille
Éclairage

La Petite Boîte d'Accroche
**Sandrine Calard ;
Julien Landais**
Montage